

D'une rive à l'autre

Il a neigé cette nuit et Jean-Baptiste sait que le voyage sera pénible mais il ne soupçonne pas le drame qui s'annonce. À l'aube du 13 mars 1853, il peine à sortir du lit chaud, le givre sur les vitres lui donne le frisson.

Jehanne, sa jeune épouse, dort encore. Elle lui tourne le dos et Jean-Baptiste passe doucement la main dans le creux de son flanc pour remonter sur la hanche et effleurer ses fesses si douces. Il ne veut pas la réveiller, c'est trop tôt.

Journalier, il loue la force de ses bras dans les fermes en période de grands travaux. À la morte saison, il transporte des denrées et ustensiles avec Coco son vieux cheval. Il ne ménage pas ses efforts, déterminé à ne pas subir la pauvreté supportée par ses parents. Chaque sou gagné est un pas de plus vers les portes espérées de l'aisance. Il ambitionne d'acheter une terre à La Neuve Verrerie qu'il défrichera pour y construire sa ferme.

Jehanne n'est pas en reste. Après ses heures chez Monsieur de Hennezel, maître de l'une des nombreuses verreries des forêts de la Vôge¹ et fier descendant de la plus ancienne famille de verriers originaire de Bohême, elle retarde le moment de se coucher afin de gagner du temps pour tisser.

Sa mère lui a appris à manier les fuseaux. Sur son carreau², elle fait danser ces petites quilles tournées dans du bois de cerisier et ses doigts qui s'agitent avec ordre, croisent et recroisent les fils avec dextérité.

La valse des fuseaux qui s'entrechoquent enchante les yeux et les oreilles.

À Mirecourt et dans les villages voisins, la dentelle est un art venu un siècle plus tôt avec les luthiers vénitiens qu'on enseigne à toutes les jeunes filles. C'est un savoir-faire reconnu, envoyé à Paris et qui s'exporte aussi.

Au prochain passage du colporteur elle n'aura ni cols ni napperons pour lui, Jean-Baptiste les vendra à la foire.

Les premières lueurs de l'aube commencent à peine à dessiner la chambre et le soleil n'est pas levé lorsque Jean-Baptiste soulève l'édredon. La fraîcheur des dalles sous ses pieds lui fait déjà regretter la chaleur du corps de Jehanne.

Il avance sans trop faire de bruit. Dans l'unique pièce chauffée, dorment aussi ses beaux-parents. Ici, plusieurs générations partagent le même toit. La vie est dure pour les petits paysans et l'on s'entraide dans ces fermes de subsistance où l'on n'attend pas le Carême pour faire maigre.

Jean-Baptiste s'approche de l'âtre qui éclaire son visage. Il saisit le tisonnier posé contre la pierre et gratte pour raviver les braises avant d'y remettre une bûche.

Dans sa besace il a glissé un quignon de pain, un morceau de lard et une bouteille de verre noir ramenée de la verrerie qu'il a remplie au bassin. Elle porte en bas du col un cachet imprimé dans le verre encore chaud où l'on peut lire le nom de la célèbre ville d'eau vosgienne Contrexéville.

Il enfle son pare-dessus côtelé, coiffe son béret et pousse la porte de l'écurie. Coco piaffe et réclame son avoine.

Le froid est encore bien vif quand il s'engage sur la route qui le mènera à la foire de Vellexon. La première des quatre foires de l'année, celle de la Saint-Lubin, qu'il ne faut pas manquer car on y vient de loin et on y dépense beaucoup.

Il va suivre le fil de l'eau. Au bout de la prairie ici à Vioménil, au sud-ouest des Vosges, le pied du Ménamont, comme un berceau de naissance, accueille les premiers friselis de celle qui bientôt rejointe par d'autres ruisseaux, va s'étoffer jusqu'à devenir la plus importante rivière de France. À une vingtaine de kilomètres des sources de Vittel et Contrexéville qui jaillissent avec force, perlent les premières gouttes de la Saône. La dame, celle que l'on nomme la Supérieure puis la Petite et enfin la Grande après son union avec le Doubs, creusera son lit jusqu'au bout de la presque île à Lyon, face à la Mulatière.

Là, elle se marie avec le Rhône, plus agité, pour cheminer jusqu'au delta de Camargue. Jean-Baptiste ne voyagera jamais si loin. Aller à la foire est déjà un bel exploit et l'aventure lui prendra deux jours. Il compte arriver en fin de journée à mi-chemin chez les cousins de Fouchécourt. Il fera halte chez Joseph et, ensemble, ils se rendront le lendemain à la foire.

En sortant de la ferme, Jean-Baptiste s'engage dans la vaste forêt de Darney encore sombre.

Le vent hurle à travers les chênes séculaires d'une hauteur admirable. Il avance dans cette cathédrale de verdure sur les sentiers qui contournent les roches de grès imposantes et franchissent les petits ruisseaux.

Ils ont eu le nez fin, les ducs de Lorraine lorsqu'ils entreprirent de faire s'installer dès le Moyen Âge un grand nombre de gentilshommes verriers dans cette vaste forêt qui regorge de toutes les ressources nécessaires.

On y trouve le sable produit par l'érosion du grès, le bois pour alimenter les fours, la fougère pour sa potasse obtenue après le lessivage de ses cendres et enfin l'eau dont on ne manque pas ici.

Ce territoire offre aux hommes les moyens de vivre avec le gibier des fourrés, le poisson des étangs et cours d'eau et le bon sol propice aux cultures. Il a aussi permis de développer ce savoir-faire verrier reconnu dans toute la France et même au-delà des frontières.

Jean-Baptiste aime cette terre qu'il foule chaque jour et qui le nourrit. Il prend le temps de la regarder changer au fil des saisons. Il la respecte et l'entretient du mieux qu'il peut. Il sait combien il lui doit.

Enfin la futaie s'éclaircit, on devine l'orée du bois. Jean-Baptiste débouche sur un horizon de champs. C'est la clairière d'Hennezel, une trouée dans la forêt remplacée par la prairie, une zone défrichée pour les besoins de la verrerie jusqu'à l'étang. Les fumées montent des cheminées de ce hameau d'une vingtaine de foyers pour rejoindre la brume matinale.

Il gagne la forêt en face vers le sud et respire à nouveau ces odeurs d'écorces mêlées au terreau et aux mousses humides.

Sous les feuilles mortes apparaissent par endroits les traces d'un large dallage de grès, vestige, d'une voie antique de portage des marchandises entre les rivières de la Saône et de la Moselle.

Il passe la verrerie de La Planchotte, suit le fond du vallon pour rejoindre le hameau de la verrerie de Saint-Vauvert et, après une quinzaine de kilomètres de forêt rafraîchie par les étangs, quitte les Vosges et la Lorraine. Le voici passé en Franche-Comté à Passavant la Rochère en Haute-Saône. C'en est fini de la grande forêt, encore un petit

bois et il atteint le port de Corre ouvrant la navigation sur la Saône qui serpente joliment à travers les pâturages, embarquant bois, pierres, denrées agricoles et autres produits vers des territoires plus lointains.

Après Corre, le paysage ne ressemble plus à son pays. Le sol est plus jaune, les pierres plus blanches, les prairies plus étendues, même les bois n'ont pas l'apparence des siens. Déjà il aperçoit les arbouvières³ dressés vers le ciel qui portent la corde reliée au chemin de halage pour la traction des bateaux par les hommes, les bœufs et les chevaux.

Les barges à la descente, se laissent porter par le courant, guidées à l'avant et à l'arrière par des hommes qui poussent de grandes perches. C'est à la remonte, que l'effort sera déployé sur la corde pour les haler depuis la rive.

Jean-Baptiste croise les charretiers qui mènent les chevaux du lever au coucher du soleil et se relaient pour convoier encore plus loin toutes ces marchandises.

Il s'arrête un moment pour regarder les penelles⁴, cadoles⁵ et seysselandes⁶, toutes fabriquées en sapin et il observe les manœuvres. Le prouvier chargé de sonder la profondeur d'eau à l'avant se met à crier. Le conducteur du convoi qui revient de Lyon lance les ordres qui remontent de barque en barque.

En épousant les boucles de la Saône sauvage, Jean-Baptiste poursuit son voyage et laisse son cheval Coco gagner l'abreuvoir qui mène en pente douce à la rivière.

En fin de journée, il emprunte le bac à Baulay pour traverser la Saône et gagner la ferme des cousins de Fouchécourt qui l'accueillent avec une soupe de haricots secs et des gaudes⁹ au lait.

Jean-Baptiste est invité à dormir sous le toit, à même le foin, dans le fenil bardé de bois. Il monte l'escalier de meunier et s'affale sur le meulon d'herbe séchée au soleil et au vent. Il aime cette odeur plutôt sucrée du mélange de tiges et de fleurs rentré au début de l'été et il ne tarde pas à s'endormir.

C'est la lumière du jour à travers les planches qui l'éveille avant même que Joseph ne l'appelle. Il se lève d'un bond et frotte ses vêtements pour balayer ces brindilles de foin qui s'accrochent jusque dans ses cheveux.

Dans la cuisine, Joseph attrape la bouteille de goutte, un alcool de poire qu'il a lui-même distillé, et flanque deux verres sur la table. Chaque matin, avant de sortir, il avale un verre d'eau de vie et croque un morceau de pain sec. Jean-Baptiste engloutit d'un trait le breuvage offert, s'essuie la bouche du revers de sa manche et emboîte le pas à Joseph qui se dirige vers l'écurie.

Les voilà prêts. Ils longent la Saône un moment puis s'en éloignent pour éviter les méandres qui allongeraient leur route.

Au loin, se dessine déjà l'élégant château de Ray qui domine la vallée sur son promontoire.

Ce lundi 14 mars 1853, ils arrivent à Ray sur Saône peu après huit heures. Une foule impatiente piétine déjà devant le bac pour traverser vers la rive gauche, le long de la grosse corde de chanvre tressée.

Le froid et les neiges tardives ont annulé les foires des alentours alors on compte bien faire affaire à Vellexon et l'on se bouscule pour monter avec bœufs et chevaux.

Grossie par la fonte des neiges, la Saône est haute et les passeurs qui agrippent la corde et donnent toute la force de leur bras ont beau crier leurs recommandations, on brave le danger à surcharger le bac.

Un vieux maquignon, le ventre pointant sous sa biauade⁷ de coton noire et le chapeau vissé jusqu'aux oreilles, s'approche des deux cousins.

— Attendez le prochain, c'est trop risqué. Regardez-les, ces intrépides ! Ça se pousse pour être les premiers à la foire mais crénom y en aura pour tout le monde ! On court à la catastrophe, c'est sûr, avec ces inconscients qui ne savent même pas nager. Jean-Baptiste et Joseph regardent la Saône et l'eau haute de fin d'hiver ne les rassure pas. Le maquignon habitué à emprunter le passage les a mis en garde mais ils tentent tant bien que mal de monter sur le vaste plateau de bois déjà bien occupé. Jean-Baptiste n'a pas de temps à perdre, le travail l'attend et la route du retour sera longue.

Ils sont à présent plus de quatre-vingts portant bagages et menant bestiaux. Certains, plus imprudents encore, ont même embarqué dans le batelet de sécurité. La traillé⁸ tangué et l'on en rit. Les plus costaud prêtent leurs bras pour tirer sur la corde au risque de faire chavirer l'embarcation. On s'encourage dans un joyeux chahut, la foire n'est plus très loin et l'on se réjouit.

La traversée touche à sa fin, la rive est proche. On s'affole sur la corde, on bouge trop et cela tangué. Jean-Baptiste agrippe Joseph qui, bousculé par un homme apeuré, manque de basculer par dessus bord. Les yeux se croisent, la crainte s'installe, l'enthousiasme du départ a disparu et le silence se fait. L'embarcation chavire et prend l'eau. Il faut jeter les bœufs pour alléger.

La peur gagne les passagers, Joseph s'accroche à la corde. D'autres gagnent la chaloupe où ils s'entassent tant et si bien qu'elle sombre. Et le bac à son tour s'enfoncé.

Les cris de désespoir clament l'horreur et parviennent jusqu'à l'autre rive. Transis dans l'eau glaciale, ne sachant pas nager, les malheureux se débattent autant qu'ils peuvent. Chacun cherche son salut, tente de s'accrocher, se tient à son voisin et l'entraîne dans son péril.

Jean-Baptiste est un grand gaillard plein de force, il réussit à se maintenir hors de l'eau, il frappe la surface de ses bras et gesticule pour avancer jusqu'à trouver à poser pieds. Il se redresse et marche vers la rive à bout de souffle.

Les témoins du naufrage, sur des barques de pêcheurs, se lancent à leur secours. Sur la berge, deux médecins s'efforcent de ramener à la vie les premiers sortis de l'eau.

Jean-Baptiste est vite ragaillardi et tente aussitôt d'aider. Il ne sait pas si son cousin a pu être secouru et l'angoisse lui serre le ventre.

Les rescapés, épuisés par l'effort, sidérés par la peur et engourdis par le froid sont recueillis par la population de Queutrey.

Sur la foire, l'annonce de la catastrophe crée la panique. De toute part arrivent ceux qui pensent avoir un proche ou un ami naufragé.

De ce convoi qui ne comptait que deux femmes, on dénombre seize victimes dont Appoline-Joséphine Joly, la fille du cordonnier de Tincey. Elle n'avait que quinze ans et riait à l'avant du bateau au départ de Ray.

Tout est allé si vite, Jean-Baptiste s'incline lorsque les pompiers ramènent le corps de cette enfant qu'ils déposent dans la grange du passeur devenue chapelle funéraire. Le remord l'étreint et les paroles du maquignon lui reviennent. Il fallait attendre le prochain passage et ne pas surcharger la barque. Mais l'impatience et la promesse de bonnes affaires avaient voilé les yeux de ces braves gens.

Les animaux ont tous gagné la berge. Un chien, face à la Saône, appelle son maître englouti par les flots. À cinq cents pas de là, dans le jardin de la vieille chapelle Sainte-Reine, Jean-Baptiste récupère Coco et prend la direction du champ de foire.

Est-ce que Joseph est allé jusque-là ?

À la borne fontaine de la Grande Rue, un boucher lave une tête de veau et, un peu plus loin, des enfants insoucians jouent à la tique avec des billes en terre. Chacun vaque à ses occupations, le naufrage du bac alimente les conversations mais la vie continue, seules les familles endeuillées verront demain autrement.

C'est déjà l'effervescence sur la place de ce petit bourg d'ordinaire paisible. Aux quatre angles, maquignons et éleveurs présentent leurs bêtes tandis que le centre est réservé aux cabaretiers et aux échoppes. Les paysans échangent leur surplus contre des produits qu'ils ne sauraient fabriquer. Ils offrent leur beurre en livres façonnées dans des moules en bois dont les sculptures naïves s'impriment sur le dessus. Ils vendent aussi des œufs, du lard, des haricots et pommes de terre ainsi que des grains de froment, seigle et autres céréales.

Sur les étals des marchands ambulants trônent les produits venus de Provence par le Rhône. Savons, huiles et épices ont remonté ce grand escalier entre Lyon et la mer que les bateaux n'empruntent que lorsqu'il est ni trop bas ni trop haut.

Les camelots, rois de la gouaille, vantent leur quincaillerie, bonneterie et autres ustensiles. Jean-Baptiste reconnaît le vendeur d'instruments aratoires qui l'interpelle. Il lui a vendu une houe à l'automne. Mais il décline l'invitation d'un geste de la main. Il n'a plus rien à troquer, les flots ont emporté les dentelles.

Il a hurlé quand il a perdu son baluchon et qu'il a vu les efforts de Jehanne s'évanouir. Il s'en veut tellement de ne pas avoir pu les sauver. Revenir de la foire les poches vides le désole.

Mais il ne veut pas penser à cela, trouver son cousin le préoccupe davantage. Il arpente tout le champ de foire sans succès.

Il rebrousse chemin vers la Saône, décidé à signaler la disparition de Joseph aux gendarmes de Fresne-Saint-Mamès accourus ce matin avec le juge de paix, quand il aperçoit, recroquevillé sur les marches d'un escalier, son cousin hébété mais vivant.

La bonne dame chez qui il s'est réchauffé lui a offert une bonne soupe mais, les yeux hagards, il est resté muet sidéré par l'effroi.

Jean-Baptiste le serre dans ses bras et le rassure. Tout est fini, ils vont rentrer. Une larme glisse sur la joue blême de Joseph, il ouvre ses mains qui ont tant serré la corde que sa chair à vif en garde des brins. Les cicatrices de cette tragique traversée resteront gravées dans sa peau comme les images des corps vite engloutis par la rivière dans les esprits des rescapés.

Nul n'avait mesuré le péril à franchir la Saône tranquille.

- 1 La Vôge est une zone vallonnée de plateaux et de basse montagne avant d'atteindre le massif des Vosges
- 2 Carreau ou métier : Sorte de coussin bombé à cette époque et plat à partir du XXème siècle, sur lequel la dentellière fixe son patron et pique ses aiguilles.
- 3 Nom donné sur la Saône et le Rhône au mât d'amarre fixé au tiers avant d'un bateau relié à un câble destiné à être halé par des hommes ou des animaux
- 4 Ancien bateau de charge d'environ 20 mètres de long et 5 mètres de large pouvant transporter environ 45 tonnes à la descente et 5 à la remonte.
- 5 Embarcation fréquemment utilisée sur la Saône et sur le canal du Centre pour le transport des marchandises, du 18e siècle aux années 1950. Certaines cagoles étaient équipées d'une cabine que l'on pouvait déplacer ou enlever pour la poser sur le chargement ou sur le fond de la cale . Cette cabine appelée cagole a donné son nom au bateau.
- 6 Embarcation fluviale à fond plat originaire du haut Rhône, du Moyen-Âge au début du XXe siècle Du nom de Seyssel, village où elles étaient construites
- 9.Nom toujours employé au pluriel.Aliment de base peu onéreux, sorte de bouillie composée de farine de maïs torréfié, mélangée à du lait
- 7 Blouse de toile que les paysans, éleveurs et maquignons portaient pour sortir ou se rendre à la foire.
- 8 1/.Câble tendu en travers d'un cours d'eau relié par une poulie à une embarcation qui passe d'une rive à l'autre 2/. bac relié à une traille